

Actualités

Classes sur le vif

Retours à l'école les 8 et 9 janvier 2015

dans sa lettre datée du 7 janvier 2015, écrite quelques heures après les assassinats de membres de la rédaction de *Charlie Hebdo*, la ministre de l'Éducation nationale Najat Vallaud-Belkacem invite les personnels enseignants à « répondre favorablement aux besoins d'expression qui pourraient avoir lieu dans les classes. » Il n'y est pas question d'emblée d'une minute de silence. C'est dans un communiqué de presse lapidaire que celle-ci prend la forme d'une obligation et ce « conformément à la volonté du président de la République ». C'est en effet François Hollande, qui, au cours de son allocution de 20 heures le 7 janvier, annonce un « moment de recueillement dans tous les services publics ». En quelques heures, nous sommes donc passés du courrier pédagogiquement ouvert de la ministre à l'injonction du Président de la République. Comme trois ans auparavant au lendemain des assassinats antisémites de Toulouse, les professeurs sont donc allés faire classe, tant bien que mal.

L'article qui suit voudrait rendre compte de quelques-uns de ces moments, sans que nous prétendions avoir mené une étude sociologique en bonne et due forme. Nous ne nous proposons pas plus de les analyser du

VINCENT CASANOVA
Professeur d'histoire-géographie ainsi
que coordinateur du Microlycée 93,
membre de la revue *Vacarme*.

LAURENCE DE COCK
Professeure d'histoire-géographie
au lycée de Nanterre, chercheuse en
sciences de l'éducation (Laboratoire ECP,
Éducation, Cultures, Politique, Université
Lyon 2). Tous deux sont membres du
collectif *Aggiornamento* Histoire-géo

point de vue des sciences de l'éducation, ou d'en faire le support d'une « histoire immédiate » afin de décrire comment se seraient déroulées, *en toute vérité*, les journées des 8 et 9 janvier dans les établissements scolaires de France. Il s'agit seulement de témoignages de professeurs d'histoire-géographie en collège et lycée. Ils ont été écrits par des membres du collectif *Aggiornamento*¹. Ils voudraient restituer des fragments

1. Le collectif *Aggiornamento* histoire-géo regroupe près de deux cents membres. Né en 2011, il offre un espace de réflexion critique sur l'enseignement de l'histoire-géographie du primaire à l'université. Il est également ouvert aux travaux de sciences sociales portant sur l'école en général. <http://aggiornamento.hypotheses.org/>

de ce qui a pu se partager au sein de certaines classes, comme des enseignants ont pu le discerner. On y trouvera également quelques expressions directes d'élèves. Le pourquoi d'un tel article peut au fond se résumer ainsi : avant de vouloir « dire » l'école, dire ce qu'il s'y passe, il est bon de respecter quelques règles de méthode, et une tout particulièrement : s'interdire toute « montée en généralité » depuis le seul prisme du témoignage de « terrain ».

Dans la mesure où se jouent à l'École l'articulation de trajectoires singulières avec l'espace commun, la réflexion de l'enseignant sur ce qu'il « voit », c'est-à-dire perçoit, est toujours sujette à partialité, sur-signification et donc remise en cause. Joan W. Scott le rappelle : « Ce ne sont pas les individus qui sont exposés à l'expérience, ce sont les sujets qui se constituent à travers elle.² » Autrement dit, parce que la classe est un univers social dynamique, il convient de rester précautionneux quant à ce que l'on peut observer. Et aussi parce que ce que les élèves donnent à voir n'est jamais transparent. On ne comprend en effet une prise de parole, la description d'une séance, que dans le cadre d'une relation pédagogique telle qu'elle s'est tissée et se tisse jour après jour, c'est-à-dire traversée d'affects, de sentiments, dont les fils sont toujours à reprendre, obstinément. Aussi ces brèves expressions d'expériences se rapportent-elles autant à des contextes larges – les cadres de l'institution, les effets d'âge – qu'à des situations spécifiques – tel jour, telle heure, tel dispositif...

2. Joan W. Scott, *Théorie critique de l'histoire. Identités, expériences, politiques*, Paris, Fayard, « À venir », 2009, p. 80.

Ces textes valent par leur singularité, mais tous sans exception respirent à la fois l'impuissance et la beauté du métier. Car cette histoire, on l'oublie trop souvent, met les enseignant-e-s à nu dans ces moments. Eux aussi arrivent encore saisi-e-s par leurs émotions. Le partage, quand il a lieu, naît de cette rencontre-là : des êtres humains qui balbutient ensemble des incertitudes. Ces prises de parole ne reflètent donc qu'elles-mêmes. Mais elles disent beaucoup plus que ce que l'on entend ici et là.

Nous avons choisi de partager ici la matière brute sous la forme d'une sélection de quelques témoignages, avec leurs limites. On y trouvera nos tâtonnements, nos improvisations, mais aussi les peurs et questions des élèves que nous avons préféré écouter plutôt que punir. Certaines interrogent, voire inquiètent, tel le crédit de plus en plus important accordé aux théories complotistes, d'autres disent une soif de parler pour comprendre. Surtout ne pas se taire donc, laisser la parole, se faire prendre et circuler dans nos classes ; voilà ce qui nous a réunis ce jour-là. Et de fait, nous fûmes bien loin des récupérations politiciennes qui ont précédé les réactions outrancières et policières cautionnées par le pouvoir³ après que Najat Vallaud-Belkacem a déclaré quelques jours plus tard devant l'Assemblée nationale :

« Même là où il n'y a pas eu d'incidents, il y a eu de trop nombreux questionnements de la part des élèves.

3. En quelques jours, au moins une dizaine d'enfants entre 8 et 13 ans ont été interrogés dans des commissariats, soupçonnés de « ne pas être Charlie » selon les chiffres d'Amnesty International : <http://www.amnesty.fr/Presse/Communiqués-de-presse/France-Test-decisif-en-matiere-de-liberte-expression-avec-de-tres-nombreuses-arrestations-dans-le-si-13921>

Et nous avons tous entendu les “Oui je soutiens Charlie, mais”, les “deux poids, deux mesures”, les “pourquoi défendre la liberté d’expression ici et pas là ?” Ces questions nous sont insupportables, surtout lorsqu’on les entend à l’école, qui est chargée de transmettre des valeurs »⁴.

Ce qui nous semble insupportable, ce ne sont pas les questions de nos élèves mais les multiples empêchements professionnels engendrés par la course aux déclarations médiatiques. L’école s’est rapidement trouvée au cœur des accusations les moins fondées : elle aurait failli à sa mission d’intégration sociale, elle n’aurait pas su faire utiliser le principe de laïcité pour « vivre ensemble ». *Exit* les facteurs sociaux pour expliquer les situations de familles cantonnées dans la pauvreté et la misère de certains quartiers délabrés ; *exit* la désertion du service public dans quelques isolats de la République réduits à la seule visibilité médiatique de leurs « dérives ». En quelques jours, nous avons dû supporter de nouveau, et de manière plus violente encore, une criante culturalisation des comportements des élèves des quartiers populaires : tous « musulmans » désormais, tous potentiellement suspects de radicalisation djihadiste. Des *powerpoint* déléteres aux déclarations racistes les plus décomplexées⁵, nous avons assisté à une assignation à résidence identitaire des élèves majoritairement héritiers de l’immigration postcoloniale.

Les témoignages qui suivent sont aussi une manière de lire un peu de l’ordinaire de classes où les élèves ne sont que des jeunes, souvent nés ici, chez lesquels on reconnaîtra des *habitus* d’adolescent-e-s. Certains, les plus petits, ne savaient même pas qui était ce « Charlie » qu’ils devaient soudainement choisir d’être ou ne pas être. Dans la soixantaine de récits que nous avons recueillis, il n’y eut ni crises (exceptées de larmes), ni insultes insupportables⁶ ; mais beaucoup d’émotion, de jaillissements d’affects de part et d’autre, beaucoup de travail habituel d’enseignant également. Les traces que nous livrons ci-après, nous nous garderons de les commenter plus avant. Car, au fond, nous n’avons pas vraiment accès à ce que ceux qui les énoncent pensent mais seulement – et c’est déjà beaucoup – à ce qu’ils disent. Il serait donc bien mal venu d’en faire les preuves de telle ou telle thèse au prétexte de l’expérience qui imposerait son autorité et son évidence.

1) [...] **Cela s’est globalement très bien passé** mais, le plus intéressant, de façon extrêmement différente d’une classe à l’autre. J’ai eu quatre versions différentes (trois 4^e, une 3^e). Avec les 3^e, j’ai pu rester dans ma ligne prévue, au début, mais cela s’est rapidement transformé en débat, avec moi et entre eux, mais dans de bonnes conditions. Avec une 4^e, j’ai dès le départ été interpellé par une jeune fille pas agressive, mais qui semblait vouloir en découdre, notamment sur l’interdiction nécessaire, selon elle, de critiquer ou de se

4. <http://www.lcp.fr/videos/reportages/167368-najat-vallaud-belkacem-l-ecole-est-en-premiere-ligne-elle-sera-ferme>

5. Voir Laurence De Cock, « L’école saisie par le management antiterroriste », <http://aggiornamento.hypotheses.org/2454>, consulté le 16 mai 2015.

6. Tous les témoignages sont consultables ici : « L’école, Charlie et les autres, entrer dans la boîte noire des classes », <http://aggiornamento.hypotheses.org/2538>, consulté le 16 mai 2015.

moquer de toutes les religions. Cela a été difficile de repartir dans ce que j'avais prévu, mais surtout d'éviter le dialogue uniquement avec elle, pour faire participer le plus de monde possible, tant elle était insistante et que cela semblait lui tenir à cœur. Mais cela s'est bien conclu, elle est passée me voir ensuite pour dire qu'elle était heureuse d'en avoir parlé, même si elle n'était pas forcément d'accord sur tout ; d'autres, dans les autres classes, ont d'ailleurs fait de même. La 4^e suivante, cela a été sensiblement la même chose, avec une jeune fille qui m'avait prévenu dès la veille qu'elle voulait en parler. Même chose que sa camarade : refus de critiquer ou de moquer les religions, allant même plus loin (elle refuse tout autre islam que le sien), mais très ouverte au dialogue malgré tout. Là, en revanche, beaucoup de ses camarades se sont imposés d'eux-mêmes pour eux aussi donner leur avis. Le seul souci que j'ai eu, c'est avec l'un d'eux, très vindicatif envers "les musulmans", mais qui apparemment a quelques soucis, en général, avec ses camarades... J'ai dû le recadrer, et la tension a baissé. La dernière classe de 4^e, en revanche, cela a été très calme. Les élèves ont été attentifs et intéressés, mais bien plus passifs dans leurs réactions, et pour la plupart peu volontaires pour discuter.

[...] La jeune fille mentionnée plus haut (la seconde) m'a attendu en fin d'heure pour me dire qu'elle s'inquiétait car elle avait été insultée hier dans la rue, ce qui ne lui était jamais arrivé avant... [...]

Collège, Fresnes, 94

2) Mail d'élève reçu le vendredi 9 janvier à 22h30

« Bonsoir Madame, J'avais un rdv médical aujourd'hui c'est pour ça que

je n'ai pas pu assister à vos cours. Je voudrais vous poser des questions sur ce qu'il se passe en ce moment, désolé de vous déranger alors que vous êtes en week-end. Pensez-vous que ça pourrait s'aggraver encore plus ? Que ça va être comme l'attentat du 11 septembre ? Vous pensez qu'il peut y avoir une guerre ? Je suis terrorisée, j'ai même plus envie de sortir de chez moi, c'est horrible d'instaurer un climat de terreur aussi fort. Je ne sais pas à qui poser mes questions et je pense que vous êtes la mieux placée. »

Lycée, Nanterre, 92

3) Mail d'élève, vendredi 9 janvier

« Bonjour Madame, je suppose que vous avez appris pour le *Charlie Hebdo* mercredi. Hier à Montrouge et ce matin prise d'otages... À Dammartin plusieurs coups de feu depuis 9h15... en Seine-et-Marne... À côté... de chez nous... ça fait peur... moi-même Je commence à avoir peur Madame... Ai-je raison d'avoir peur ? ... »

Lycée, Lagny-sur-Marne, 77

4) Avec les élèves de 6^e, j'ai choisi de partir de ce qu'ils avaient compris et là je me suis rendu compte que certains pensaient que Charlie était une personne, un dessinateur, qui avait été assassiné. Il a fallu que je leur montre le journal, que je leur explique qu'il y avait des gens derrière et qu'on ne peut tuer un journal. Certains avaient l'air assez choqués par la présence du numéro de *Charlie* et en même temps j'ai tenu à leur rappeler que ce n'était que quelques feuilles de papier inoffensives et qu'un dessin n'a jamais tué personne.

Les élèves qui ont pris la parole avaient bien compris qu'il y avait un

lien entre les caricatures de 2006 et l'attentat. Il ressort de ces 5 heures de cours que les discussions n'ont pas forcément été plus virulentes en fonction de l'âge. Certains élèves de 6^e paraissent parfois plus sensibles à des discours radicaux que des élèves de 3^e. J'ai identifié un-e à deux élèves par classe qui étaient visiblement confronté-e-s à une propagande intégriste.

Collège, Blois, 41

5) [...] Suite à la une de Charlie "Charia-Hebdo", j'avais eu des réactions dans ma classe et décidé de travailler sur la censure et la liberté de la presse. Ainsi, au lieu de me limiter comme les années précédentes à une séance dans le cadre du sujet d'étude "Construction de l'information", à montrer le documentaire "Sacrees caricatures", j'ai décidé de mener un projet plus long avec deux séquences sur le thème. Dans ce cadre, j'ai invité Charb à venir conclure ce travail par un échange avec mes élèves. Charb est venu le 21 février 2013. Mes élèves ont pu échanger sans aucune censure. Certains ont pu dire que *Charlie Hebdo* les dérangeait, d'autres lui ont dit qu'il était islamophobe. Mais tous ont ri des dessins et des caricatures, tous ont écouté Charb, tous lui ont réclamé un dessin à la fin de l'échange. Jeudi, je ne travaillais pas. Habitante à Aubervilliers, je suis allée au lycée. Les élèves qui avaient rencontré Charb m'ont prise dans leurs bras, ont pleuré avec moi et je suis restée avec eux toute la matinée. Ce sont deux classes que je n'ai pas cette année. La rencontre avait été filmée, ils m'ont demandé de la revoir. Mon chef m'a autorisée à les réunir le lendemain et de partager ça avec la classe que j'ai le vendredi matin.

Lycée professionnel, Aubervilliers, 93

6) [...] Cela s'est plutôt bien passé. Pourtant nombre de nos élèves sont sensibles aux thèses Dieudonné-soraliennes, d'autres très religieux et braqués sur ces questions sans parler de l'ethnicisation des rapports sociaux [...] qui nous touche de plein fouet.

Les discussions ont souvent permis de dissiper des malentendus et de gagner la confiance de certains (certaines en fait) plutôt hostiles au départ. Bien sûr tout le monde ne s'est pas exprimé et tout est loin d'être réglé mais plusieurs sont venus nous remercier et nous dire combien il leur semblait indispensable d'en parler, de mettre les choses au point sur la laïcité, la liberté d'expression, le racisme, les discriminations...

Bref, un peu d'espoir dans un océan de tristesse.

Lycée, Montrouge, 92

7) Avec les 6^e et les 5^e, il a surtout fallu faire beaucoup de sémantique : – expliquer que Charlie n'était pas un être humain mais un journal (eh oui, ça a l'air idiot, mais pour eux, ce n'était pas évident) ; – expliquer la différence entre arabe et musulman (surtout en 6^e, mes 5^e ont intérêt à le savoir !) ; – faire comprendre à certains 6^e que les frères Kouachi étaient Français, que l'Islam n'était pas leur pays natal, ni un quelconque refuge étatique vers lequel ils fuyaient (on a même regardé le planisphère pour s'en convaincre !) ; – rassurer des gamines dont certains parents vivent à Paris (surtout vendredi, journée hyper-stressante, tout le monde était rivé à son smartphone) ; – rassurer quelques élèves musulmanes qui commençaient à raser les murs. Elles ont pu trouver un grand réconfort auprès de leurs camarades de classe, dont une immense

majorité se fout de Dieu comme de sa première culotte.

La minute de silence a été digne. Depuis, beaucoup d'élèves me montrent des images de la manifestation du 11 via leurs smartphones. Certains ont même marché à Lens ou à Béthune. C'est une entrée comme une autre dans la citoyenneté active.

Pour ma part, je n'ai pas voulu, ou pas pu, engager un débat structuré avec mes classes. J'ai refusé l'idée même de débattre. On ne débat pas face aux meurtres. On les condamne, on tente d'expliquer leurs circonstances.

J'ai géré ça comme j'ai pu, en ravalant mes larmes, en expliquant pourquoi j'étais – nous étions, nous profs – à côté de nos godasses. Pourquoi, par exemple, la mort de Cabu, mon maître ès-caricature, signifia mercredi après-midi la mort d'une partie de mon enfance. Pourquoi Wolinski a eu autant d'importance pour moi, le jeune ado si coincé (les 3^e ont compris ça en rigolant). Pourquoi la voix atypique de Bernard Maris me manquera en ces temps de pensée économique unique. Ces séances m'ont fait penser aux enterrements organisés par ma famille d'origine polonaise. On pleure nos morts en parlant, en se souvenant, en riant.

Collège, Sains-en-Gohelle, 62

8) J'arrive au collège à 11 heures 30. Mes élèves de 6^e dont je suis professeure principale sont... à la piscine. La principale m'interpelle, dans une classe de 3^e que je n'ai pas, la professeure de SVT a montré des caricatures de Mahomet, pour expliquer, et les réactions ont été très violentes : entre les élèves, entre la professeure et la classe. La principale a dû intervenir et me demande de soutenir la collègue lors de cette minute de silence.

Je demande à ma collègue si elle accepte ma présence, fort peu légitime, dans son cours. Silence pesant lorsque j'entre dans sa classe, regards gênés entre élèves. Midi, j'explique aux élèves ce que nous allons faire ensemble, je lis un texte où il est question de république, de solidarité, de « contre le racisme », de je ne sais plus quoi. Je cherche à dissimuler mon immense tristesse : je pense que les adolescents sont trop submergés par leurs propres émotions, inhérentes à leur âge, pour avoir la moindre empathie pour les émotions des autres, des adultes et surtout des profs. Je bute sur chaque mot, j'ai la voix tremblante, ma collègue est en larmes à côté, les élèves sont surpris mais très calmes. Nous faisons cette minute de silence qui dure en fait bien plus longtemps, le temps que je me ressaisisse. Je les remercie. Un élève me dit : « Mais madame, c'est normal ». Nous les raccompagnons dans le hall du collège en silence. Globalement aucun incident n'a été à déplorer dans l'établissement pendant cet instant.

Collège REP +, Lyon, 69

Quelques jours plus tard, le Premier ministre nous livrait à son tour son analyse :

« J'étais, ce matin avec la ministre de l'Éducation nationale, Najat Vallaud-Belkacem, devant les recteurs de France. Et je leur ai adressé un message de mobilisation totale. Un message d'exigence. Un message qui doit répercuter à tous les niveaux de l'Éducation nationale, autour du seul enjeu qui importe : la laïcité ! La laïcité ! La laïcité, parce que c'est le cœur de la République et donc de l'école. »

Ce sont là ses mots, le 13 janvier 2015. Quel écart avec ceux de nos collègues, ceux de nos élèves ! Que des situations problématiques de transmission de savoir aient existé, sans aucun doute. Que des propos à caractère antisémites aient été tenus par des élèves, certainement. Mais il est tout de même sidérant de voir combien en un discours tout s'est refermé sur un unique mot d'ordre, focalisant et dirigeant l'école dans une « mobilisation pour les valeurs de la République ». Les jours qui ont suivi les événements traumatisants de janvier 2015 ont été ainsi marqués par la formidable mise en branle de discours – politiques mais aussi médiatiques – faisant resurgir la question de la laïcité dans l'espace public comme étant le problème et la solution. Or, de tous les mots qui ont été couchés, on retient combien ils ouvrent des perspectives bien plus vastes à l'école que celles que veulent imposer les gouvernants et professionnels de la parole médiatique.

De tout cela nous tirons plusieurs confirmations. Tout d'abord, l'énorme décalage qui existe entre notre quotidien et les sphères de la décision, la force de l'instrumentalisation de l'école à des fins politiciennes et sur le dos des catégories les plus dominées. Par ailleurs, on en est arrivé à un point où tout ce qui est en crise peut être ramené aux ratés de l'école, celle-ci étant dans le même temps désignée comme l'un des leviers quasiment exclusifs de sortie d'une crise. Enfin, l'urgence est à nos yeux surtout la suivante : il conviendrait d'engager une réflexion collective sur une pédagogie de la sensibilisation à la chose publique et politique chez des élèves qui font preuve d'une véritable défiance et extériorisation vis-à-

vis d'un État qui les accule à rejoindre une toujours plus inaccessible normalité républicaine. ■